

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LES DEUX MERES.

(Suite.)

— Revenez à vous, madame, dit Enrich en lui prenant doucement la main ; et il lui souleva un peu la tête.

Marguerite promena ses regards autour d'elle, puis les arrêta avec étonnement sur le jeune homme qui la soutenait :

— Qui êtes-vous ? balbutia-t-elle avec un pénible effort.

Enrich lui fit signe de se taire.

Mais elle le regardait avec des yeux offarés.

— Où est-elle ? reprit-elle d'une voix entrecoupée, où est-elle ?

Elle porta la main à son front et l'en retira bientôt.

— Ce n'est pas un rêve ; on me l'a prise, continua-t-elle.

— Vous trouvez-vous mieux, madame ? dit Enrich qui, ne comprenant rien à ces paroles, les attribuait à un reste de délire.

Marguerite se leva tout à coup, et se plaçant devant Enrich :

— Savez-vous où l'on me l'a cachée, dites, monsieur ? et je vous bénirai pendant toute ma vie et à l'heure de la mort.

— Cachée ! reprit Enrich : mais qui donc, madame ?

— Mon enfant ! dit à voix basse la pauvre femme.

Enrich répéta avec étonnement :

— Votre enfant !

Puis, il examina avec un soin minutieux Marguerite ; on eût pensé qu'il cherchait parmi ses souvenirs une figure semblable à celle qu'il avait devant lui.

— Qui donc est votre enfant ici ? reprit-il bientôt.

— Alice, — c'est ma fille, monsieur ; c'est ma fille !

Enrich recula de plusieurs pas en entendant ces

paroles ; puis il s'écria en regardant Marguerite avec stupeur :

— Quoi ! vous seriez cette Marguerite... ?

Et la pauvre femme, malgré sa douleur, recula à son tour, frappée de surprise d'entendre prononcer son nom par un étranger.

Elle se rapprocha bientôt du jeune homme.

— Vous savez mon nom, dit-elle : vous connaissez mes droits alors ! — vous savez que je suis sa mère !

— Oh ! je m'attache à vos pas, qui que vous soyez ! — je ne vous quitte plus. Eh bien ! vous attesterez devant les juges, en plein tribunal, que c'est mon enfant ; car on me l'a enlevée, monsieur ; on me l'a dérobée !

Enrich doutait de ce qu'il entendait et de la raison de cette femme.

— Ils l'ont emmenée, continua-t-elle ; ils l'ont conduite, j'ignore dans quels lieux, afin de ne pas me la rendre.

Enrich à son tour s'approcha de Marguerite, et son front était pâle, sa voix entrecoupée, sa main brûlante.

— Ils l'ont emmenée, dites-vous !

— Ils me l'ont volée ! s'écria-t-elle avec désespoir.

— Mais cela est impossible : madame Warner n'a pas quitté cette ville, il y a une heure encore qu'elle était ici.

— Madame Warner est partie pour toujours, monsieur.

— Et Alice ?

— Alice est avec elle.

Enrich s'élança dans l'appartement et ne tarda pas à s'assurer de la véracité de Marguerite.

Il revint bientôt près d'elle, défait et abattu.

— Oh ! Dieu m'est témoin, dit-il, que je la retrou-

verai, fût-elle au bout du monde.—Madame Warner, continua-t-il, vous vous êtes jouée de moi, je ne l'oublierai pas.

—C'est comme moi, interrompit Marguerite : il y a deux heures encore, on me disait que je la reverrais ce soir, que je l'embrasserais, que je la nommerais ma fille, et j'ai eu la faiblesse de croire à leurs mensonges.

—Elle est partie, mais nous la retrouverons, madame, dit Enrich ; car, si vous êtes sa mère, moi, je l'aime.

—Vous l'aimez !—vous aimez ma fille, mon Alice ! reprit Marguerite dont le visage était devenu rayonnant. Ah ! vous l'aimez !—Eh bien ! puisque comme moi vous voulez la retrouver, puisque ainsi qu'à moi on vous la dérobée, eh bien ! réunissons-nous ; courons après elle, le jour, la nuit, toujours, sans relâche, et quand nous l'aurons ramenée, elle deviendra votre femme.

—Ma vie, ma fortune, tout est à vous ; vous voulez partir, partons aujourd'hui, ce soir, à l'instant : je suis prêt, me voici.

—Venez donc ! s'écria Marguerite en l'entraînant. Et tous deux sortirent rapidement.

Le soir du même jour, ils quittèrent la ville, et se mirent en route pour l'Italie.

Pendant ce temps, madame Warner, voyageant sans projet arrêté, se dirigeait vers l'Auvergne.

Quand Jacques revint dans la chambre où il avait laissé Marguerite, et qu'il ne la retrouva plus, il haussa les épaules et se dit : Cette femme est folle.

X.

Deux mois se sont écoulés depuis que nous avons quitté madame Warner et Alice, et maintenant nous allons les retrouver au Puy-de-Côme, où elles ont résolu de demeurer tout l'été et une partie de l'automne.—De Clermont au grand Dôme on compte environ cinq mille toises ; on arrive, par une montée rude et un courant de laves qu'il faut traverser, à une auberge nommée la Baraque.

Madame Warner avait loué une maison à Clermont ; pendant le premier mois de son arrivée, elle vécut retirée chez elle ; puis elle reçut un jour la visite d'un vieux gentilhomme français qui demeurait à quelques pas ; elle le reçut avec empressement ; mais le duc de Morand s'en tint à sa visite de politesse et ne revint plus. Madame Warner s'en inquiéta fort peu et reprit sa vie obscure et ignorée. Ce vieux gentilhomme était du reste imbu des préjugés au milieu desquels il avait été élevé ; il avait passé vingt-cinq ans de sa vie en France, à la cour de Louis XVI, et quand la révolution éclata, déclaré suspect, il fut obligé, afin de dérober sa tête à l'échafaud, de se réfugier en Angleterre ; dix ans plus tard il s'était marié à une riche et noble Anglaise, avait eu un fils de cette union ; puis, demeuré veuf à quarante ans, il était venu s'établir à Clermont, où son titre de duc et sa fortune le plaçaient au premier rang.

Le comte Arthur de Morand, qui partageait les opinions de son père pour tout ce qui regardait la naissance, ne fut pas cependant insensible aux charmes d'Alice, et le cœur du jeune seigneur dérogea au point de la trouver jolie, quoiqu'elle fût

roturière, et d'éprouver pour elle un commencement d'amour, quoiqu'elle n'eût point de blasons qui fissent excuser cette faiblesse. Aussi il ne s'était pas contenté de voir la jeune fille une seule fois ; quand madame Warner, ce qui était fort rare, se promenait dans la ville avec Alice, Arthur se trouvait toujours sur leur passage, saluait gracieusement la mère et regardait son enfant avec curiosité et intérêt. Éloignée comme elle était de son pays, menant une existence fort triste, ne prenant aucun plaisir, aucune distraction, Alice, qui partout ailleurs n'eût pas même remarqué le comte Arthur, se prit un jour à le regarder avec curiosité, et bientôt ce fut avec plaisir.—Dès ce moment elle ne se plaignit plus à sa mère de l'isolement dans lequel elles vivaient ; mais elle devint par degrés préoccupée, puis triste, puis pensive ; et sa mère, qui attribuait cette tristesse à l'ennui, parut ne pas la remarquer.

—Au bout de quelques semaines, Alice commençait à sentir, mais sans se l'avouer encore, que quelque chose lui manquait quand elle n'avait pas rencontré Arthur ; puis ses regards exprimèrent la joie qu'elle éprouvait à le voir ; puis enfin, quoique toujours sans se parler, le jeune homme devina qu'il était aimé ; et il ne se trompait pas, Alice l'aimait.

Son ancienne insouciance avait disparu ; son cœur battit pour la première fois, et ses yeux se voilaient comme d'un nuage, lorsque de loin elle apercevait Arthur de Morand ; ses joues devenaient brûlantes et elle s'appuyait sur le bras de sa mère afin de pouvoir marcher.

Arthur trouva le moyen de lui adresser une lettre, et Alice la reçut et la lut avec avidité. Elle ne contenait que deux lignes ; mais ces deux lignes jetèrent le trouble dans son âme :

« Je vous aime, et, quoi qu'il en arrive, je vous aimerai toute la vie : vous serez mon premier et « mon dernier amour. »

La nuit, elle ne put trouver un instant de sommeil ; elle voyait incessamment Arthur ; il s'asseyait auprès d'elle, la regardait avec tendresse et murmurait d'une voix tendre des paroles d'amour.—Quand venait le jour et qu'elle accourait vers sa mère, si celle-ci, inquiète de sa pâleur, lui adressait des questions, elle lui répondait en l'embrassant : Mère, je suis heureuse.

Une première passion fait un rapide chemin dans le cœur d'une jeune fille, et deux mois après son arrivée à Clermont, Alice n'avait plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'un amour, c'était Arthur.

Le jeune comte de Morand était, du reste, un charmant cavalier dans toute l'acception du mot ; pâle de visage, les yeux bruns, les cheveux noirs, une taille svelte et médiocre, une grâce infinie dans la démarche, une aisance élégante et tant soit peu hautaine dans ses manières, le regard fin et pénétrant : tel était l'homme. Il avait vingt-cinq ans, et pourtant aucun amour n'avait eu l'honneur d'entamer son cœur ; il se sentait issu de trop noble souche pour prodiguer les trésors de sa tendresse à une femme ou à une fille obscure. bercé par les idées de grandeur du vieux duc, vivant en pensée au milieu d'une cour éblouissante et royale, il n'avait point perdu l'espérance de briller là où avaient brillés ses aïeux ; mais pour cela il fallait une occasion, et il l'attendait.

Il avait aimé quelques jolies femmes de Clermont mais bientôt ces amours lui avaient affadi le cœur ; à celui qui rêve lambris dorés et amour glorieux, qu'importe un amour simple et vrai !

Quant à M. son père, il ne s'occupait même pas de la vie de son fils ; toutes ces amourettes lui semblaient un droit qu'il prélevait sur le peuple, et il regardait tout cela avec une admirable indifférence.

La première lettre du comte Arthur fut bientôt suivie d'une seconde qui elle-même ne précéda que de quelques heures une troisième.

Dans cette troisième lettre, il suppliait Alice de lui répondre ; Alice fut bien embarrassée ; et hésita longtemps avant de savoir ce qu'elle ferait ; enfin elle résolut de garder le silence.

Le lendemain, les deux jeunes gens se rencontrèrent à la promenade, et Alice crut lire dans les yeux de son amant tant de douleur et de désespoir, qu'elle se repentit de sa cruauté.

Rentrée dans sa chambre, — or, sa chambre faisait partie d'un petit pavillon placé à l'entrée du jardin, — elle se jeta sur un canapé et tomba en méditation ; et toujours elle avait devant elle le visage attristé d'Arthur ; — elle se leva alors, et d'une main tremblante prit du papier et se disposa à répondre à la lettre qu'elle avait reçue ; mais il lui sembla entendre du bruit contre sa fenêtre ; elle prêta l'oreille et n'entendit plus rien. — Au bout de quelques minutes le bruit recommença ; elle alla à la fenêtre, l'ouvrit et jeta un cri de frayeur.

Sa terreur passée, elle courut de nouveau à la croisée afin de dire à Arthur de s'éloigner ; mais elle ne vit personne et n'entendit plus rien.

— Est-ce un rêve ? pensa-t-elle en passant la main sur ses yeux. Non, non, continua-t-elle : il était là, je l'ai vu, je l'ai reconnu ; c'était bien lui, son regard brillant et si doux était fixé sur les miens ; je ne me suis pas trompée !

Quand elle fut avec sa mère, madame Warner, alarmée du changement qui s'était opéré en elle depuis le matin, chercha vainement à force de tendresse et de cajoleries à la distraire, mais tout fut impuissant.

Le lendemain, Alice ne rencontra point à la promenade le jeune comte ; son cœur se serra, et quand elle fut seule elle pleura.

— Oui, je l'aime, se disait-elle à travers ses sanglots : je l'aime !

Quelques temps après, il lui sembla que le feuillage s'agitait, et cependant l'air était doux, aucune brise ne soufflait ; — elle n'entendit rien d'abord, puis le bruit redoubla, et comme la veille elle courut à la fenêtre.

Elle recula de stupeur ; Arthur était devant elle.

— Ah ! s'écria-t-elle en pâlisant.

— C'est moi, dit-il, n'ayez point peur.

Alice, immobile, glacée, était restée contre la fenêtre ; Arthur, les mains jointes, les yeux baissés, la suppliait.

Pardonnez-moi, continua-t-il d'une voix qui alla jusqu'au cœur de la jeune fille, mais je n'ai pu résister au désir de vous voir.

Des pas approchèrent, Arthur disparut, et Alice était toujours à la même place. Enfin elle se remit peu à peu de son émotion, et courut se jeter à genoux au milieu de sa chambre.

— Oh ! ma mère ! ma mère ! dit-elle.

Et, contre son habitude, elle fut d'une gaieté ravissante tout le reste de la journée ; elle embrassa sa mère avec effusion, et lui répéta vingt fois qu'elle était bien heureuse.

Et sa mère la regardait avec surprise, et ne comprenait rien à cet excès subit de joie.

Oh ! les femmes ! quel mystère ! quelle énigme ! quel labyrinthe que leur cœur !

Deux ou trois jours après les infiniment petits événements dont nous venons de parler, Alice était assise contre sa fenêtre et devant sa table à ouvrage ; sa charmante figure, légèrement colorée d'un rose tendre, était pleine d'émotion ; son cœur battait, et malgré tout le bonheur qu'elle paraissait éprouver en ce moment, on comprenait qu'il y avait aussi de l'anxiété et de l'inquiétude dans sa félicité. Sa broderie inachevée était sur ses genoux, elle penchait gracieusement la tête en dehors, et s'efforçait de retirer sa main gauche qu'un jeune homme baisait avec transport.

— Louise ! Louise ! dit-elle en tentant un dernier effort.

— Ainsi donc vous me chassez ? reprit une voix triste.

— Louise ! Louise ! répéta Alice.

— Me voici, mademoiselle, répondit la femme de chambre.

— A ce soir, sous ces fenêtres, reprit le comte Arthur en embrassant une dernière fois la jolie main de la jolie fille.

— Non, monsieur, non, dit Alice fâchée.

Et elle appela de nouveau Louise.

Arthur se laissa glisser le long des branches. Louise entra.

— Comme tu as tardé à venir ! dit Alice tout émue.

— C'est ce vieux jaloux de Jacques, répondit Louise en éclatant de rire.

— Eh bien ! qu'a-t-il fait, ce vieux jaloux de Jacques ?

— Il prétend que j'ai un galant, — et de plus il soutient que je lui donne rendez-vous le soir, il pousse même le mensonge jusqu'à me dire en face qu'il l'a vu tout à l'heure rôder dans le parc.

Alice en écoutant ces paroles sentit un frisson parcourir son corps ; cependant elle s'efforça de ne point trahir son trouble.

— Ah ! il disait cela ? interrompit-elle froidement.

— Mais je le laisse débiter toutes ces histoires, répondit Louise.

Et, s'approchant à côté d'Alice :

— Maintenant, je suis à vos ordres, dit-elle : que désirez-vous ?

— Moi ? fit la jeune fille : ah ! oui, reprit-elle bientôt en lui montrant sa broderie, je voulais te consulter sur mon ouvrage ; comment trouves-tu ce point ?

— Voici d'abord deux fleurs qui ne se ressemblent pas, mademoiselle.

Alice examina les fleurs.

— Tu as raison, dit-elle en souriant.

— Mais vous étiez presque aussi avancée hier, reprit la femme de chambre en regardant attentivement la broderie.

La jeune fille rougit

—J'ai travaillé fort peu depuis hier, répliqua-t-elle bientôt : depuis que je suis dans ce pays, je suis devenue paresseuse...

—Comme il fait froid ici ! interrompit Louise en se levant : cela ne m'étonne pas, ajouta-t-elle ; la fenêtre est ouverte.

Alice parut embarrassée.

Louise voulut fermer la croisée.

—Ne la ferme pas, dit-elle : je ne sais ce que j'ai aujourd'hui : la tête me brûle, l'air me fait du bien.

—Il a tombé de l'eau ce matin, reprit Louise, et le temps est devenu mauvais pour les pauvres voyageurs qui s'égarèrent dans les montagnes ; quand donc quitterons-nous ce vilain pays ?

Elle accompagna ces paroles d'un soupir.

—N'a-t-on pas donné asile la nuit dernière, dans la maison du duo de Morand, dit Alice, à deux Français à demi morts de fatigue ?

—Oui, et c'est encore le pauvre fou qui les a sauvés.

—Ne l'appelle donc plus ainsi, Louise.

—Mais puisque depuis qu'il habite ce pays on ne lui donne pas d'autre nom, je ne sais pourquoi je le nommerais autrement.

—Cependant depuis que nous sommes en cette contrée, il n'a donné aucune preuve de folie.

—Oui, mais cela n'empêche pas que l'on prétende qu'il devient fou, à époque fixe, ou bien lorsqu'un orage est prêt à éclater ; on ajoute même qu'il est redoutable lorsque ses accès lui prennent, et qu'il veut tuer tout le monde...

—Tu le crois ?

—Je ne vous dis là que ce qu'on m'a rapporté.

—Et que dit-on encore de lui ? sait-on d'où il vient enfin, ce qui était ?

—Non ; seulement des étrangers qui sont passés dernièrement en Auvergne, ont causé avec lui dans un langage que personne n'a compris ; et quand ils l'ont quitté, quoiqu'ils parussent être de grands seigneurs, ils lui ont tendu la main.

Alice demeura pensive en écoutant ces paroles.

—C'est un si digne vieillard ! reprit-elle bientôt : il inspire de l'intérêt à tout le monde.

—Oh ! je sais que vous l'aimez, interrompit Louise.

Madame Warner entra en ce moment ; Louise et Alice se turent aussitôt.

—Te voici, mon enfant, dit-elle en tendant la main à sa fille ; je suis bien aise de te rencontrer, je craignais que tu ne fusses sortie selon ton habitude ; le temps est à l'orage aujourd'hui.

—Vous savez bien que je ne sors jamais sans vous en prévenir ma mère, répondit Alice.

Madame Warner se tourna vers Alice.

Louise, dit-elle, le fou doit venir, dès qu'il se présentera, vous aurez soin de m'en prévenir, allez.

Louise sortit.

Qu'avez vous donc à lui dire, ma mère ? reprit Alice.

—Rien, mon enfant.

Alice regarda madame Warner en souriant ; puis se rapprochant doucement d'elle en cherchant à lire dans sa pensée :

—De la discrétion ! fit-elle : c'est une bonne action que vous voulez me cacher, j'en suis certain.

—Une action tout ordinaire, mon enfant : les voyageurs qui s'étaient perdus la nuit dernière dans les montagnes et que le fou a sauvés, manquent de tout, et je l'attends ici afin qu'il leur porte les secours que je lui remettrai.

Alice pressa contre son cœur la main de sa mère, et la regarda de nouveau avec douceur ; puis tira de son tablier une petite bourse, et la présenta à madame Warner :

—Voudrez-vous y joindre cet argent ? dit elle.

—Certainement, ma fille.

Et elle l'embrassa.

Alice était rouge et presque honteuse.

—Mais c'est une action tout ordinaire, ajouta-t-elle ; vous le savez bien.

Madame Warner ne répondit pas, mais elle entraîna avec tendresse sa fille vers le canapé, et se plaça à côté d'elle, puis elle la considéra avec des yeux remplis tout à la fois de tendresse et d'inquiétude. Alice se sentit tout troublée de ces regards ; jamais sa mère ne lui avait paru plus aimante et plus inquiète. Elle souleva lentement ses paupières sur elle, et semblait l'interroger du regard et la supplier de lui ouvrir son cœur ; madame Warner la comprit, et cependant elle garda toujours le silence ; mais sa poitrine était oppressée, sa main tremblait et brûlait.

—Qu'as-tu donc ? lui dit enfin Alice.

Madame Warner parut se recueillir et Alice passa les mains autour de son cou, et lui répéta la même question.

Sa mère fit un violent effort sur elle, puis d'une voix douce, quoique légèrement troublée, lui répondit :

—Je vais te l'apprendre.

Alice se replaça sur le canapé, et écouta.

—Mon enfant, reprit madame Warner, je suis venue afin de te consulter.

—Me consulter, ma mère ?

—Oui, et sur un grand événement, ajouta-t-elle en souriant.

—Sur un grand grand événement ? répéta la jeune fille en ouvrant de grands yeux étonnés.

—Lorsqu'il y a huit mois, nous arrivâmes ici, tu éprouvas d'abord du chagrin d'être si loin de ton pays ; depuis, tu t'es un peu accoutumée à cette nature âpre, à ces montagnes arides, à cette solitude où nous vivons ; mais au fond du cœur, tu regrettes ton Allemagne.

Alice fit un mouvement, puis se remettant bientôt :

—Maintenant, je me trouve bien ici, répondit-elle.

—Non, mon enfant, tu t'ennuies, et l'ennui est une terrible chose.

—Je t'assure pourtant...

Madame Warner l'interrompit.

—Souvent je te surprends à rêver en regardant le ciel ; tu sembles lui dire : Tu n'es pas le ciel sous lequel je suis née ; puis, tes yeux se remplissent de larmes, tu accours près de moi, et tu me souris.— Eh bien ! si tu le veux, continua-t-elle, nous retournerons en Allemagne.

Alice était mal à l'aise ; cependant elle s'efforça

encore de cacher son émotion, et sa mère ne s'aperçut de rien.

—Ne m'avez-vous pas dit, répondit-elle, que cet air vivifiant et pur vous était salutaire ? qu'ici vous trouviez l'oubli de vos peines passées, de vos peines que vous m'avez toujours tenues secrètes ?

Et elle appuya longuement sur ces mots.

—Oui, mais l'automne tire à sa fin ; dans un mois viendra l'hiver, et on le dit triste ici.

—Ne l'est-il pas partout ? ajouta sa fille : que n'attendons-nous le retour du printemps ?

Madame Warner s'était levée, et marchait à pas agités dans la chambre.

—Je ne sais pourquoi, se disait-elle, mais je crains toujours cette femme ;—son souvenir me poursuit partout. Si elle allait revenir !

Alice s'était levée aussi, et examinait sa mère sans rien comprendre aux tourments qui l'agitaient.

A quoi penses-tu donc, ma mère ? murmura-t-elle.

Madame Warner s'arrêta devant elle.

—Je ne sais si je dois partir ou rester, mon enfant.

Et comme si toute son âme s'était brisée dans ce simple et douloureux entretien, elle se sentit défaillir ;—elle s'appuya contre la fenêtre et baissa les yeux.

—Mais comme tu es pâle ! dit Alice effrayée.

—Moi ? non : je suis comme tous les jours, ma chère fille, et je t'aime comme toujours.

Alice allait lui adresser de nouvelles questions ; heureusement Louise rentra et annonça que le fou venait d'arriver ; madame Warner respira moins péniblement, la fièvre la quitta un instant.

—Faites-le entrer, dit-elle à Louise qui attendait.

—Il est dans votre salon, madame ; faut-il que je l'appelle ?

—C'est inutile, répondit la pauvre mère, ; je vais le rejoindre.

Puis donnant sa main à baiser à Alice :

—Mon enfant, dit-elle, je te reverrai bientôt, et nous reprendrons cet entretien.

—Surtout, ne sois pas longtemps, ma mère ;—tu sais que je ne suis heureuse qu'auprès de toi.

Madame Warner la remercia par un sourire et s'éloigna ;—mais d'horribles angoisses lui torturaient le cœur ; d'affreuses pensées l'accablaient.

—Si elle allait revenir !—pensa-t-elle : oh ! j'en mourrais.

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte, se tourna vers Alice qui la regardait partir et lui sourit de nouveau ; puis elle ferma la porte, et disparut.

Après le départ de sa mère, Alice demeura toute triste ; elle aussi avait ses chagrins qu'elle n'osait confier ; ses peines secrètes qui la dévoraient,—et cette conversation les avait doublées.—Jusque-là, toute renfermée dans cet amour naissant qu'elle ne comprenait pas, elle s'était abandonnée, comme dans un rêve, à des pressentiments de bonheur.—Par moment, elle éprouvait bien de vagues inquiétudes, d'indéfinissables tristesses ; mais la vue de sa mère rendait la sérénité à son âme souffrante ; une belle journée dissipait les nuages amoncelés dans son cœur, et la présence fortuite de celui qui l'occupait lui donnait de la joie pour toute une semaine.—Mais

à présent qu'elle allait le quitter, à présent que madame Warner lui avait annoncé qu'elles partiraient bientôt, un bouleversement affreux s'opéra en elle.

Sans oser s'expliquer encore la nature des sentiments qu'elle éprouvait, elle se trouvait malheureuse.

Sa jolie tête était penchée douloureusement et soutenue par ses mains tremblantes ;—ses beaux yeux pleins de langueur et d'inquiétude étaient à demi éteints ; son cœur se resserrait dans sa poitrine ; elle souffrait sans souffrir et pensait sans donner un but à ses pensées ; elles étaient rapides et incohérentes comme ses sensations. Elle alla enfin s'asseoir sur la chaise où elle s'était placée une heure plus tôt, puis elle prit sa broderie, et essaya de travailler : mais la broderie lui tomba des mains ; elle s'appuya contre la fenêtre et regarda au dehors, mais sans voir, mais sans distinguer aucun objet, abandonnant son âme aux sombres rêveries.

—Pourquoi donc, pensait-elle, suis-je toute triste maintenant ?—Ce matin encore, j'étais si heureuse, si contente !—Serait-ce ce départ projeté par ma mère qui me change ainsi ?—Cependant je devrais être heureuse de revoir mon Allemagne, mon Allemagne si longuement regrettée, et si ardemment aimée !—Il y a trois mois encore, continua-t-elle, —toujours dans sa pensée—il y a trois mois, il me semblait que j'allais mourir loin de mon pays ;—depuis trois mois, cet ennui a passé ;—pourquoi ?

Elle frissonna involontairement :—on eût dit à la voir qu'un secret terrible venait de lui être soudainement révélé.

—Depuis trois mois, pensa-t-elle toujours, chaque jour écoulé m'a fait moins désirer de revoir ma patrie.—C'est que j'étais seule alors...

Elle releva tout à coup la tête, et ses yeux étaient remplis d'effroi.

—Tandis que maintenant...

Sa tête retomba avec accablement.

—J'aurais dû en parler à ma mère, reprit-elle toujours en elle-même ;—mais, à chaque instant, cet aveu expire sur mes lèvres ; elle m'a tant de fois répété que l'amour des hommes était mensonger !—Oui, celui des autres, oui ; mais le sien...

Elle ramassa sa broderie.

—Tout à l'heure il était là, continua-t-elle à voix haute, près de moi, caché par ces arbres, visible pour moi seule ; et pour la première fois ses lèvres se sont posées sur ma main ;—mon cœur ne battait plus, tant j'étais troublée ; puis je l'ai forcé de s'éloigner, et il m'a dit : A ce soir !—et demain, je serai partie peut-être !

La pauvre enfant ne put achever ; les sanglots coupèrent sa voix.—Partie ! murmura-t-elle.

Elle se leva tout à coup, et ses joues étaient toujours baignées de larmes ; puis elle ouvrit rapidement la fenêtre, détacha plus rapidement encore son écharpe, et s'arrêta ensuite.

—L'amour est un mauvais conseiller, murmura-t-elle.

Et elle plaça l'écharpe en dehors de la fenêtre, et la referma à moitié.

Madame Warner ouvrit la porte, et s'adressant au fou :

—Ma fille a droit à la moitié de vos remerciements, dit-elle, la voici ; et puisque vous prétendez être son

débiteur, je vous offre l'occasion de vous acquitter avec elle.

Et elle referma la porte, et laissa Alice avec le fou.

Alice était pâle, ses genoux faiblissaient sous elle. Le fou s'approcha.

La jeune fille alla au-devant de lui.

—Et vous, mon enfant, serez-vous moins rigide que votre mère ? dit le vieillard en s'avançant lentement et en s'appuyant sur son bâton noueux : permettez-vous que je vous remercie au nom de ceux que vous obligez ?

—Je suis en toute chose l'exemple que me donne mon excellente mère, répondit Alice un peu agitée encore.

—Vous aurez tort quelquefois, ma fille, mais presque toujours vous aurez raison.

—Je vous en suis reconnaissante pour ma mère, pauvre...

Alice s'arrêta tout à coup, et ses joues devinrent rouges ; le vieillard lui sourit doucement et continua :

—Pauvre fou... achevez donc ! je ne m'offense pas de ce nom, mon enfant ;—il résume tout mon passé, tout mon avenir.

Et sa voix était pleine d'une indicible tristesse, ses yeux brillaient affaiblis par l'âge. La jeune fille lui présenta une chaise, et quand il se fut assis, elle jeta sur lui un regard rempli d'intérêt et de bonté.

—Vous avez donc bien souffert ? reprit-elle.

Le vieillard leva lentement les yeux au ciel, et la résignation était peinte sur son visage sillonné de rides.

—J'ai porté, comme les autres, ma couronne d'épines, mon enfant ; voilà tout. La vie est féconde en traverses, aussi ai-je courbé la tête souvent ; autrefois, quand j'étais jeune, et il y a longtemps de cela, —je me désolais... aujourd'hui j'espère...

—C'est sans doute que vous êtes moins malheureux, dit Alice.

Le vieillard garda un instant le silence, puis répondit :

—Non ; c'est que je suis plus âgé, et que j'ai moins de temps à souffrir

Ces paroles, prononcées avec calme, bouleversèrent Alice ; elle sentit un frisson pénétrer dans son cœur elle détourna la tête.

—Vous avez là de mauvaises idées, pauvre fou, répliqua-t-elle ; et cependant vous êtes bon et tout le monde en ce temps ne parle de vous qu'avec respect.—Si vous pensez que la vie est si pénible, pourquoi donc sauvez-vous celle des autres ?

—C'est que tout le monde sans doute n'est pas aussi malheureux que moi, ma fille.

Et son pâle visage s'anima un instant, puis il continua en élevant la voix :

—Ce que vous regardez comme un dévouement, est peut-être une expiation.

—Une expiation ! interrompit Alice dont l'étonnement était à son comble.

Le vieillard passa la main sur son front avec effort.

—Mais qu'ai-je besoin de vous parler de ces choses, dit-il ; de vous intéresser à des peines que vous ne connaissez pas ?—A votre âge, mademoiselle, la vie est si belle, si pompeuse, si éclatante ! le

présent est si doux et si rempli d'espoir ! le lendemain est si éloigné ! —Vous surtout qui avez une bonne mère, vous dont l'existence présage tant de bonheur ;—ah ! ma fille vous devez remercier Dieu des trésors qu'il vous a prodigués dans sa munificence.

Il s'arrêta un instant ; on eût dit qu'il cherchait à oublier.—Alice rapprocha sa chaise de la sienne.

—Croyez aussi que je bénis Dieu chaque jour, répondit-elle.

—C'est bien, mon enfant, continua-t-il : c'est bien ! sans la religion il n'est pas de bonheur possible ou durable.

Il fit un mouvement pour se lever, et il s'appuya sur son bâton qu'il avait conservé.

—Mais je vous quitte, ajouta-t-il : j'étais attendu ici tout à l'heure, et maintenant je suis attendu là-bas.—Puis, en souriant :—Vous le voyez, on aime le pauvre fou.

—Pourquoi partir déjà ? dit Alice.

Et elle le retint par la main.

Le vieillard la regarda.

—Vous me regrettez donc aussi ? répondit-il ; mes paroles si tristes ne vous ennuièrent donc pas ?

—Vous êtes si bon !

Le fou s'assit, et pressant dans sa main rude et large la main blanche et fine d'Alice, il lui dit :

—Et moi aussi, ma fille, j'ai du plaisir à vous voir ; votre présence me rappelle tant de choses !... oh ! c'est le seul temps heureux de ma vie !—mais il a passé vite...

Il essuya une larme et reprit ;

—Pour elle et pour moi.

—Pour elle ! murmura Alice.

—Oui, pour elle, répliqua le vieillard : et prenez garde, mon enfant, que votre bonheur ne passe comme le sien.

Et sa voix, de douce et de triste qu'elle était, avait pris un accent solennel qui fit tressaillir Alice.

—Comme le sien ! répéta-t-elle faiblement.

—Et que celui de votre mère ne s'enfuit pas comme le mien.

—Comme le votre ! répéta encore Alice épouvantée et ne comprenant pas.

Et le vieillard se leva, et sa grande taille apparut dans toute sa majesté ; ses traits fortement accentués commandaient le respect ; il tendit le bras lentement, et le posant presque sur la tête de la jeune fille :

—Prenez garde à vous, dit-il, prenez bien garde ; une faute, une imprudence est irréparable quelquefois ; défiez-vous des séductions, mon enfant.

Alice tremblait et ne respirait pas ; cette main du vieillard étendue solennellement sur sa tête semblait l'accabler de tout son poids, et ces paroles retentissantes arrivaient comme autant de remords à son âme.

—Vous êtes jeune, vous êtes jolie, continua le fou ; on dira que l'on vous aime.

La jeune fille se courba alors comme pour se cacher, et le fou continua, mais d'une voix plus triste et plus haute, et plus terrible à la fois :

—On vous l'a dit, Alice, et vous l'avez cru ; celui qui vous l'a dit le pensait peut-être ; mais son père est un homme orgueilleux, fier de son blason, fier de son titre de duc ; il ne consentira pas à vous rece-

voir dans sa famille, vous qui n'êtes que belle et honnête ; tous ces nobles sont impitoyables, ils ont le cœur fait avec de l'airain ; je connais ces gens-là, mon enfant.

Et sa voix semblait prophétique, et la jeune fille inclinait toujours la tête en silence et ne répondait pas.

—Et vous, confiante dans l'amour qu'on vous jurerait, vous vous laisseriez séduire peut-être, et bientôt votre déshonneur, caché d'abord, deviendrait public, et votre bonne mère en aurait la cœur torturé. — Oh ! je connais ces tortures-là, mon enfant.

—Jamais ! jamais ! murmura Alice sanglotante.

Et le vieillard, dont le pâle visage devenait de plus en plus prophétique et solennel, continua encore :

—Si vous aviez un père, il pourrait au moins vous venger, ou, pour exiger réparation de son outrage, courir après l'homme qui vous aurait séduite ; puis, s'il le rejoignait, dans un moment d'emportement, de délire, s'il rencontrait une arme, il le tuerait sous vos yeux.

—Oh ! vous m'effrayez ! balbutia Alice en pleurs.

Et le fou reprit mais d'une voix affaiblie et sombre :

—Et votre déshonneur deviendrait irréparable. — Il pleurerait alors, il se désespérerait, il demanderait à Dieu pardon de son crime, il souhaiterait de mourir, déchiré, meurtri qu'il serait par les remords ; et vous voyant désolée, gémissante, il ne pourrait même pas se consoler. Je connais tout cela, moi.

—Grâce ! grâce ! s'écria Alice hors d'elle-même.

—Puis votre santé s'affaiblirait ! ... — Et sa voix était pleine de larmes alors : — Il vous verrait lentement mourir sous ses yeux, — et lui, lui, il en perdrait la raison ! — Et sa voix devenait tonnante : — Puis un jour il quitterait sa patrie, sa fille, il irait s'exiler dans un pays lointain, et tous ceux qui le rencontreraient pauvre, courbé par l'âge, et insensé par moment, croiraient qu'il a toujours été ainsi, et ne réfléchiraient pas que le désespoir, le remords, peuvent aliéner la raison ; et ne lui connaissant pas

de nom, ils le nommeraient le pauvre fou ! Je connais cela, moi, je connais cela !

Et en parlant ainsi, il laissa tomber sa tête blanche.

Alice pleurait toujours.

—Je ne le reverrai plus, disait-elle, je ne le reverrai plus.

Il se fit quelques minutes de silence ; enfin ; le vieillard sembla se souvenir, et regardant autour de lui, il aperçut la jeune fille pâle et éplorée.

—Tout cela, mon enfant, n'arrivera pas, lui dit-il, car vous n'avez plus de père ; mais il vous reste une mère, et elle en mourrait.

—Ayez pitié de moi, mon Dieu ! pensa Alice ayez pitié de moi.

Il lui tendit ensuite la main en souriant.

— Pardonnez tout ce que je vous ai dit, continua-t-il : mais j'ai voulu vous sauver malgré vous.

— Merçi, Merçi, répondit Alice en serrant sa main.

Le vieillard dégagea l'entement et se dirigea vers la porte ; pendant ce temps la jeune fille s'était approchée de la fenêtre, et, croyant n'être pas aperçue, elle releva l'écharpe qu'elle venait d'y mettre. En ce moment le fou se retourna et devina tout.

— C'est bien, mon enfant, c'est bien, dit-il en lui-même.

Alice courut à lui.

— Vous marchez avec peine, dit-elle ; donnez-moi le bras et je vous conduirai à votre chaumière.

— Non, ma fille ; c'est inutile : le vieillard connaît son chemin, depuis dix ans qu'il habite ce pays.

— Ma mère ne sera pas inquiète, ajouta Alice ; je lui dirai que je sors avec vous. — Prenez mon bras, ce sera aujourd'hui chacun son tour à être le guide de l'autre.

Le fou lui prit le bras.

— Je n'ai été que le guide, répondit-il en souriant ; vous êtes le soutien.

Et tous deux s'éloignèrent.

(A CONTINUER.)

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE 2ND.

(Suite.)

Arrivés sur l'autre côté, nous traversâmes la pointe, et, au milieu des branches, à une dizaine de pas du rivage, nous eûmes la bonne fortune de découvrir un très-grand canot engagé entre deux énormes troncs de pins, où les hautes eaux, en se retirant, l'avaient probablement laissé. Après beaucoup d'efforts, nous parvîmes à le dégager et à le lancer dans le lac. Nous eûmes bientôt confectionné avec nos hachettes, deux pagaies très-passables, et nous partîmes pour explorer un peu dans les envi-

Rendus au milieu du lac, nous avions sous les yeux un spectacle magnifique. La surface de l'eau était tranquille et polie comme un miroir dans lequel venaient se mirer les pins à la cime majestueuse. Dans un angle de la rive une touffe de chênes géants entrelaçaient leurs rameaux et formaient, au dessus de l'eau une voûte de verdure sur laquelle la réfraction des rayons du soleil produisait les effets les plus brillants. Des vignes sauvages entouraient leurs troncs en s'élevant presque jusqu'aux branches supérieures ; pendant qu'au-dessous les plus belles

fleurs aquatiques berçaient gracieusement leurs éclatantes carolles dans les plis du courant.

Nous aurions pu rester longtemps absorbée dans la contemplation de ce poétique panorama, mais Jules, qui descendait plus facilement que moi des nuages, lorsque, par extraordinaire, il lui arrivait d'y monter, se chargea de nous tirer de notre rêve.

— Tout cela est très-beau, dit-il, mais il faut songer à notre exploration. Nous nous attendrions en repassant.

Après avoir visité la rivière sur une assez grande longueur, nous revînmes à l'hôtel sans avoir gagné rien autre chose qu'un appétit désordonné.

Il fut décidé, néanmoins, dans notre caucus du soir, que nous partirions le lendemain, au point du jour, pour notre expédition de chasse dans l'intérieur et que nous suivrions la route de la rivière, aussi longtemps que celle-ci consentirait à porter notre canot.

CHAPITRE III.

LES INDIENS COMMENCENT À SE MONTRER.

Le lendemain, au point du jour, nous étions tous quatre sur pied.

Nous décidâmes que je partirais avec Edouard, par eau, dans le canot portant nos provisions et nos bagages, et que Jules et Noël suivraient la route de terre jusqu'à la tête du lac. A ce point, nous devons voyager ensemble, à cause des probabilités d'une navigation difficile et de quelques portages où nos forces auraient besoin de se réunir.

Je m'étais consulté avec Jules à ce sujet et nous avions de fait préparé une aventure dans laquelle, sans exposer Edouard à un danger véritable, nous devons le faire passer par une série de petites épreuves dans le but louable de perfectionner son éducation américaine.

A cinq heures donc, je pris place à l'arrière du canot déjà passablement chargé, et, ayant fait mettre Edouard à l'avant avec son chien carlo, je me mis à nager tranquillement avec ma pagaie, pendant que mon compagnon faisait les plus louables efforts pour se servir convenablement de la sienne.

— Au revoir, dit Jules; nous vous rejoindrons tout à l'heure; prenez votre temps et ne vous fatiguez pas.

En disant cela, il me fit un signe et me montra hors de la poche de sa blouse, le bout de la boîte à couleurs d'Edouard qu'il avait habilement soustraite à ce dernier.

— Ai pas peur! lui répondis-je, en lui rendant son signe; avec ce courant, nous ne serons pas au pied du lac avant une heure.

— Il faut, au moins, me dis-je mentalement, leur donner le temps de revêtir leurs peintures de guerre.

Le fait est que la rivière, comme nous l'avons déjà vu, était très rapide jusqu'à environ trois arpents du lac, où le courant était presque nul. Nous avions donc pendant une dizaine d'arpents à refouler ce courant, et comme la pagaie d'Edouard ne faisait pas un service très-effectif, il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que nous missions une heure à faire le trajet que nous avions en vue. En effet, au bout de quelques minutes, je m'aperçus qu'Edouard me nuisait bien plus qu'il ne m'aidait.

— Allons! lui criai-je, rentrez votre aviron et

laissez-moi fonctionner tout seul, cela vaudra mieux; vous vous vengerez dans les portages.

Nous nous mimés donc à remonter tranquillement le courant, le plus près possible de la rive. Edouard était de mauvaise humeur, et s'en voulait de ce qu'il ne pouvait être d'aucune utilité.

A un certain endroit de la rivière, il nous fallut traverser le courant pour aller prendre un remous, de l'autre côté.

— Attention! dis-je à Edouard, nous allons être forcés de nous découvrir; observez bien la côte, en cas de rencontres suspectes.

Ces paroles, tout en l'inquiétant, lui rendirent cependant un peu de sa bonne humeur; car faire le guet, c'est toujours faire quelque chose. Il mis donc sa carabine en travers du canot et plongea ses regards de tous côtés.

Il y avait près d'une heure que nous étions partis. Nous arrivions à un point où la rivière s'élargit un peu avant de recevoir les eaux du lac. A cet endroit les deux rives sont bordées d'aunes touffues qui baignent leurs racines et trempent leurs rameaux dans la rivière.

— Attention! fis-je à Edouard, voici un vilain endroit. Ces traîtres d'Indiens peuvent faire feu sur nous sans se découvrir. Je connais leurs habitudes et je serais bien surpris si ces aunaies ne nous ménageaient pas quelque surprise. Je donnerais quelque chose pour avoir dépassé cette pointe et être entré dans les eaux du lac.

J'avais à peine fini ces paroles, que deux détonations de carabine retentirent simultanément sur la rive nord, suivies de cris et de hurlements affreux.

— Bas la tête! criai-je à Edouard, couchez-vous au fond du canot, ou nous sommes perdus!

Je n'eus pas besoin de répéter l'avis; en un clin d'œil, nos deux têtes disparurent.

— Les avez-vous vus? demandai-je tout bas à Edouard.

— Oui, me fut-il répondu sur le même ton.

— N'est-ce pas qu'ils sont beaux?

— Comme des démons! Paix donc! Carlo; comme ce chien est imprudent! Peut-être, aussi, sont-ils éloignés.... Deux nouvelles détonations vinrent lui couper la parole. Cette fois nous entendîmes les deux balles ricocher tout près du canot.

— Tonnerres et flèches! dis-je à Edouard, ces vermines-là vont nous tenir ici jusqu'à la nuit. Et voilà notre canot qui prend le courant; si nous ne remuons pas, nous serons bientôt emportés sur l'autre rive. Allons! aux avirons! mourir ici ou là-bas; il ne sera pas dit que nous nous sommes laissés prendre comme des agneaux, sans nous défendre un peu!

Je saisis mon aviron et la plongeai bravement et vigoureusement dans l'eau. Mais au même moment une autre détonation se fit entendre. Cette fois, je fis une horrible grimace et portai vivement la main droite à mon bras gauche qui laissa aussitôt dégorger un ruisseau de sang par la manche de la blouse.

— Nom d'un nom! levez-vous! criai-je à Edouard qui n'avait pas encore bougé; venez vite me ligaturer le bras pour arrêter le sang!

Edouard qui, au fond, était loin d'être lâche, se leva d'un bond, à la vue du sang, et me serra fortement le bras avec son mouchoir.

Une vive fusillade se fit entendre dans les aunes ; plusieurs balles vinrent frapper l'eau autour de nous ; puis, au moment où Edouard leva sa carabine dans la direction de l'endroit où les coups avaient semblés être tirés, tout rentra dans le silence.

Nous nous efforçâmes alors d'éloigner le canot de la rive nord vers laquelle le courant l'emportait d'une manière sensible.

—Je crois qu'ils se sont enfuis, dit Edouard, recouvrant pour la première fois la parole, depuis le commencement de l'attaque.

—N'y comptez pas, lui dis-je ; je connais les Peaux-rouges mieux que vous, et je sais parfaitement à quoi m'en tenir sur leur prétendue disparition. Ils voient bien que nous ne pouvons pas manœuvrer notre canot, et ils attendent tranquillement le moment où nous toucherons le rivage pour se jeter sur nous et nous prendre vivants.

J'avais bien raison, car, presque au même instant, nous vîmes, dans une petite clairière une dizaine d'Indiens qui semblaient guetter notre approche.

—Ouf ! les vilaines figures ! dit Edouard ; allons-nous nous laisser prendre vifs par ces mécréants ?

Et il me regarda comme pour me demander conseil.

—Si je pouvais me servir de mes deux bras, lui répondis-je, je ne dirais pas ; et nous vendrions chèrement notre liberté. Mais dans l'état où je suis, il y aurait de la folie à vouloir faire une résistance qui ne pourrait qu'aggraver notre sort. Rendons-nous à discrétion ; nous aviserons ensuite.

Tout en parlant, j'examinais attentivement le groupe d'Indiens pour tâcher de découvrir au milieu d'eux Jules et Noël. Car j'avoue que la dizaine n'était pas dans notre programme ; et je commençais à songer en frissonnant que, peut-être, en voulant monter une innocente pièce à Edouard, j'étais tombé avec lui dans un véritable panneau.

Cependant, il fallait prendre les choses telles qu'elles étaient.

—Je vais leur faire le signal de paix avec mon mouchoir, dis-je à Edouard ; tenez votre carabine prête. S'ils ne répondent point, vous ferez feu sur le premier qui bougera. Ne perdez pas un de leurs mouvements ; et surtout visez bien. Ne tirez pas, cependant, avant que j'aie crié : feu !—ajoutai-je, dans la crainte qu'il ne blessât Jules ou Noël, si au dernier moment, je les découvrais parmi le groupe.

Je pris le mouchoir dans ma main droite et je lui fis décrire par trois fois un mouvement de haut en bas.

Edouard, qui commençait à s'impatienter, allait lâcher son coup, lorsque notre signal fut répété par un Indien qui se dissimulait derrière les autres.

—Ils acceptent, dis-je ; laissons porter vers terre.

Comme nous touchions la rive, les Indiens braquèrent leurs carabines sur nous, et l'un d'eux cria d'une voix évidemment contrefaite :

—Mettez ton fusil à terre !

—Ce qui signifie : désarmez-vous, dis-je à Edouard. Allons, exécutons-nous de bonne grâce ; mais dissimulons nos poignards ; on ne sait pas de quoi il peut retourner.

Lorsque nous eûmes déposé nos autres armes, quatre Indiens s'avancèrent vers nous, couverts par les carabines de leurs camarades.

Deux d'entr'eux me firent l'honneur de s'occuper de moi, pendant que les deux autres se mirent à la disposition d'Edouard.

—Ils vont nous séparer, dis-je à ce dernier ; soyez prudent, mais ne désespérez pas et comptez sur moi.

En effet, après nous avoir solidement garrottés, on nous mit chacun à une assez bonne distance l'un de l'autre aux pieds de deux arbres, avec deux sentinelles pour nous tenir compagnie.

Les autres Indiens s'établirent tous autour d'un grand brasier qu'ils allumèrent, et se mirent en frais de danser leurs pas de guerre.

En examinant de près ma sentinelle, je découvris sous plusieurs couches de peinture le pif remarquable et les yeux narquois de Jules ; ce qui m'ôta un grand poids de sur le cœur.

—Où diable as-tu pris tous ces Peaux-rouges ? lui demandai-je.

—Voyons d'abord ta blessure, répondit-il, en s'apercevant que ma main gauche était couverte de sang.

—Ah ! oui ; tes bandits ont visé trop juste ; et peu s'en est fallu que je ne leur rendisse la monnaie de leur pièce, ajoutai-je d'un ton sérieux.

Jules me délia les mains.

—Espérons, dit-il, que ce ne sera rien de dangereux, car c'est moi qui ai tiré ce coup malencontreux.

Comme il défaisait le bandage de mon bras, le sang se remit à couler en abondance.

—Grands dieux ! s'écria-t-il, en s'attendrissant, c'est donc si sérieux que cela ! Et moi qui croyais avoir tiré à quinze pieds au-dessus de ta tête ! Mille bombes ! c'est un coup que je ne me pardonnerai jamais ! Ah ! je suis bien puni !

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, au grand scandale de Jules.

—Console-toi, lui dis-je ; et si tu veux m'expliquer tes Indiens, je t'édifierai ensuite sur ma blessure. Tu verras pourquoi je verse mon sang si librement pour la cause commune.

Jules me regarda d'un air incrédule et inquiet à la fois, comme s'il eût pensé que cette perte de sang pouvait m'avoir donné le délire.

Je lus cela sur sa physionomie et ne voulus pas plus longtemps prolonger ses inquiétudes.

J'arrachai le bandage de mon bras et j'ôtai mon habit.

—Tiens, lui dis-je en lui montrant l'appareil qui était fixé à la manche de ma chemise : voici le secret.

Il éclata de rire à son tour.

J'avais tout simplement rempli mon sac à tabac—qui était en gomme élastique—avec une forte teinture de carmin, aux dépens de la boîte à couleurs d'Edouard. J'attachai ensuite, avec un fil, la bouche du sac et je fixai le tout à la manche de ma chemise. Comme mon habit était très ample, je pus facilement le passer par dessus. Au moment donné, je n'avais eu qu'à presser un peu sur le sac qui avait éclaté sans se faire prier.

On sait le reste.

—C'est fort joli, dit Jules ; mais tu peux te vanter de m'avoir fait une énorme peur.

A ton tour, ajouta-t-il, écoute mon histoire, qui n'est pas longue, mais qui vaut peut-être la tienne.

Nous avons rencontré, Noël et moi, ces huit In-

diens ; je les ai enrôlés, et ils sont sous mes ordres, jusqu'à avis contraire.

—Ah ! diable ; te voilà chef. Et quel nom portez-vous, monsieur le sauvage ?

—Je m'appelle l'Aigle-Blanc, et nous appartenons à une tribu de Kiouinahs, des bords du lac Supérieur.

—Hum ! Il me semble pourtant que cela sent son Mexicain d'une lieue. Si je ne me trompe pas, l'Aigle-Blanc était un chef renommé chez les Apaches, et un guerrier redoutable, encore, s'il faut en juger par le grand nombre de chevelures qu'il portait à son bouclier.

—C'est possible, dit Jules. Après cela, Edouard n'est peut-être pas aussi fort que toi en histoire contemporaine. Voyons quel programme allons-nous arrêter maintenant ; car la présence de ces recrues va considérablement modifier notre premier plan.

—Monsieur le Chef, lui dis-je d'un grand sérieux, il n'appartient pas à un de nos humbles prisonniers d'entrer dans vos sages combinaisons, creusez votre illustre tête, et faites ce qu'elle vous inspirera.

—C'est bien, dit Jules ; voici donc ce que ma cervelle remarquable a imaginé :

Il est décidé que nous vous brûlerons bientôt. Mais comme il n'est pas prudent de faire ici cette cérémonie, nous allons nous enfoncer plus avant dans la forêt.

J'ai envoyé Noël avec un de mes Indiens pour acheter des provisions et un autre canot, vu l'accroissement de notre tribu.

—C'est sagement combiné, lui dis-je. Mais comment vas-tu disposer ta troupe ?

C'est justement là-dessus que j'ai besoin de te consulter.

—Il faut d'abord, lui dis-je, nous tenir ensemble ; on ne sait pas ce qui peut arriver, et ces Indiens ont quelquefois des revirements subits, qui les prennent à l'ombre des grands bois et loin des habitations : je tiens à nos chevelures, vois-tu.

—C'est sur quoi nous sommes parfaitement d'accord.

—Pour cela, il faut diviser également notre monde. Ils sont huit, et nous sommes quatre, ce qui fait douze.

—Tu es sublime, dit Jules.

—Assomme moi de compliments, mais écoute, lui dis-je, en paradiant le mot de je ne sais plus quel grand homme. Tu feras embarquer six de tes guerriers dans le premier canot, avec ordre de se tenir à l'avant et toujours en vue du second canot dans lequel nous nous placerons de la manière qui suit : les deux Indiens à l'avant, les prisonniers au milieu, et Noël et toi à l'arrière. En outre, nos liens lâchés, nos armes à portée, en cas de besoin, et n'aie pas peur.

En ce moment, les Indiens cessèrent leurs danses et s'assirent autour du feu.

—Voici l'ouverture du conseil, dit Jules, et je dois y assister.....

—Un instant ! lui dis-je ; tâche de faire venir Edouard ici ; il faut que je lui parle.

—Accordé, dit Jules en s'éloignant. Pauvre Edouard ! Pour lui, tout ce qui se passait autour de nous était, dans sa pensée, d'une terrible réalité. Sa vie était en danger, et il devait repasser, en es-

prit, tous les horribles tourments qu'on allait lui faire souffrir. L'idée de cette terrible agonie, plus dure que la mort même dont elle n'était que l'avant-coureur, était capable de faire fléchir le courage du plus brave. Je voulais donc relever un peu ses esprits, car, au fond, je me sentais coupable de ses souffrances. J'entendis Jules qui donnait l'ordre de réunir les prisonniers.

—Approchez-vous de moi, dis-je à voix basse à Edouard, lorsqu'il fut à portée de m'entendre. Prenez courage ; nous aurons peut-être la chance de nous échapper des mains de ces peaux-rouges. J'ai appris de la sentinelle qui me gardait, qu'ils doivent nous conduire dans l'intérieur de la forêt, à l'endroit où est situé leur camp, c'est-à-dire à environ soixante et quinze milles d'ici. Le trajet doit se faire en canot, ce qui nous prendra bien trois ou quatre jours. Si d'ici là, nous n'avons pas trouvé moyen de leur brûler la politesse, mon nom n'est pas Jean. Soyez tranquille ; j'en ai vu bien d'autres et je n'en suis pas plus mort pour cela ; surtout, ayez l'air soumis et résigné. Il ne serait peut-être même pas mal à propos de dormir un peu, cela éclaircit les idées, et donne une bonne opinion aux Indiens de notre courage ; d'autant plus que le soleil monte et que cet ombrage est assez invitant après les émotions que nous venons de subir.

Je fermai les yeux, pendant qu'Edouard se couchait un peu plus loin, la tête appuyée sur son chien. Je ne sais pas ce qu'il fit, mais, quant à moi, le sommeil vint bientôt clore mes paupières.

CHAPITRE IV.

LE CHEMIN DE LA MORT.—LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON.—NOS GARDIENS SE BAINENT.—LA POSITION SE DESSINE.

Lorsque je rouvris les yeux, environ une demi-heure après, le conseil allait terminer sa séance, par la même cérémonie qui l'avait commencée.

Le chef secoua les cendres de son calumet, y mit du tabac frais qu'il alluma, tira trois ou quatre bouffées, puis le passa à tous les autres qui en firent autant.

Lorsque le calumet—lequel, par parenthèse, était une pipe ordinaire en plâtre,—revint à l'Aigle-Blanc, il tira trois nouvelles bouffées, lentement, solennellement ; puis il se leva avec la même gravité, ce en quoi les autres l'imitèrent religieusement. Il leva les mains trois fois vers l'orient, en prononçant chaque fois des paroles cabalistiques, puis, ôtant une des plumes de sa coiffure, il la jeta dans le feu à demi-éteint.

La séance était levée.

Quelques instants après, Noël arriva avec le second canot et les provisions, et l'on se mit à faire les préparatifs pour le départ.

Lorsque tout fut prêt, l'Aigle-Blanc donna l'ordre de délier les mains des prisonniers, ce qui fut prestement exécuté, au grand contentement d'Edouard. Puis, nous nous embarquâmes dans les canots, en la manière qui avait été réglée à l'avance.

(A CONTINUER.)

UNE EPISODE DE 1816 OU MASSACRE DANS LES BOIS.

PAR E. DUTREL.

(Suite.)

VII.

Nous allons à présent voir de quelle manière Men-ana-wash exécuta sa promesse. Soyez attentifs, lecteurs, parce qu'ici le récit se complique. Donnez plein cours à votre émotion et ne craignez pas d'être injustement trompés au milieu de vos larmes ; les faits son parfaitement d'accord avec l'histoire.

De même que les événements mystérieux, où la nature semble emprunter au surnaturel sa puissance d'action, supposent toujours des agents invisibles ; ainsi la magie, qu'elle soit vraie ou non, doit avoir ses aides malgré qu'on ne les voit pas. Cette idée est la première présente à l'esprit. Elle explique la frayeur des gens qui disent, en voyant un phénomène dont ils ne comprennent pas la raison d'être : voilà le diable ! voilà le diable !

Eh bien ! si tel est le cas doit-on refuser à quelques hommes le droit d'exploiter cette source de bénéfices à leur profit ? de tenir les âmes ramollies dans une terreur vague par des moyens purement et entièrement physiques ?

C'est ainsi, que l'habitant de la montagne au caribou avait volé la liberté de ses voisins et les retenait captifs sous son autorité. Outre les instruments déjà mentionnés il avait encore des adeptes, des commissionnaires secrets, chargés de parcourir la contrée et de le tenir au courant *des nouvelles*, ou bien d'occuper quelques endroits de la montagne et de pousser des gémissements, etc.

De ces associés nous en connaissons deux : Kanecabannishcum et un certain Michel-le-borgne. (Permettez-moi d'omettre ici le nom sauvage).

Il nous faut remonter à trois mois de la date d'aujourd'hui pour assister à une querelle entre le jongleur et Kanecabannishcum.

Je fut au sujet d'une entreprise dans laquelle le bandit ne donna pas toutes les preuves de sa fidélité au service. Depuis ce moment Men-ana-wash le redoutait extrêmement et ne cherchait que l'occasion de le faire périr. Nous le disons ici : une fois engagé dans le crime il coute immensément d'en sortir. Mieux vaut effacer la première faute par une plus grande.

Conséquemment la proposition de Tiffô dont nous nous rappelons la terreur arrivait à point.

D'un autre côté Michel possédait apparemment toutes les bonnes grâces du magicien. Sa soumission, son habileté, le rendait précieux.

Le valet fidèle, à qui la nature avait donné une force athlétique, chassait pour son maître cannibale les curieux attardés sous l'ombrage de la montagne.

Et le magicien, désireux de recevoir les présents de Tiffô, en vint donc à cette conclusion logique : ruiner Kan par l'entremise de Michel. Comme on le voit, c'était arriver sûrement au but sans s'exposer soi-même.

Il alla trouver Michel, lui exposa son plan et lui assura pour prix de sa victoire la main de la jeune indienne que voulait épouser le meurtrier de Catherine. Car notre borgne, inconscient de la fausseté de son regard, avait déclaré au magicien sa prétention d'aimer cette femme.

Michel promit tout, et même, ivre d'amour (1), il jura par son œil de boire dans le crâne de son rival un océan d'eau de feu à la santé de sa fiancée.

Laissons-le prêter ses serments et transportons-nous un peu plus loin, là où les chasseurs ont habitude de se réunir pendant la saison de chasse.

VIII.

Inutile d'en faire la description. C'est au plus fort de la forêt et dans le voisinage des lacs ou le gibier vient s'abreuver.

Nous retrouvons en ce lieu Michel et Kanecabannishcum. Ils ne se font pas les yeux doux ni ne s'envoient de gentils petits sourires ainsi que le font certaines personnes de nos amis. Leur regard annoncent une haine concentrée.

Il y avait cinq jours que le campement était établi et ni l'un ni l'autre ne s'était dit une parole.

Ils se tenaient ordinairement à chaque extrémité de la cabane, fumaient en silence leurs longs calumets de pierre.

Un bon jour, jour néfaste s'il en fut, la pluie tombait par torrents en dehors et rendait toute sortie presque impossible.

Kan et Michel occupaient leur place habituelle.

Soudain ce dernier se lève. Ses yeux lancent des flammes ; son visage est enflammé ; ses doigts crispés tiennent le manche d'une hachette. Il prononça quelques sons que la rage éteint sur ses lèvres et s'élance contre le bandit. Mais Kan, dont la prunelle ardente épiait l'ennemi, a paré le coup par un mouvement rapide, et il va frapper à son tour.

Alors, Michel jette sa hachette et saisit un long couteau dont la lame effilée brille comme un éclair. Kan aussi saisit son couteau et les deux combattants se prennent à bras-le-corps.

La lutte devient critique. Les poitrines sont haletantes ; les dents serrées. La sueur, mêlée au sang, ruisselle sur les fronts ; un bruit strident, comparable au râle de l'agonisant, s'échappe avec peine des gosiers déséchés. Les figures respirent l'anxiété et l'effroi.

Les efforts des adversaires pour se porter mutuellement le coup fatal deviennent de plus en plus nombreux ; et la crainte de se voir atteint oblige l'un ou l'autre à user de toute la puissance de ses muscles pour éviter l'acier meurtrier. On entend le bruit que font les articulations en se séparant ou en sortant de leurs cavités.

Hélas ! un cri vient d'être entendu. Kan a

chancelé sur ses jambes, et l'arme, dirigée contre sa poitrine l'a percé de part en part.

Il s'affaissa aussitôt, vomissant par la bouche et les narines des flots de sang. Il meurt en jetant une dernière menace à Michel.

Puis le rival victorieux brandit son poignard ensanglanté en disant :

A moi la jeune fille !

(A CONTINUER.)

LES ÉCRITURES SECRETES DEVOILÉES.

LA CRYPTOGRAPHIE

Transcrire le problème sur le papier en laissant du blanc dans l'intervalle des lignes.

Dresser le catalogue des caractères, noter combien chacun est répété de fois, et déterminer le signe le plus fréquemment répété, qui révèle la lettre E.

S'occuper d'abord des mots de deux, trois, quatre et cinq signes.

(Principe de déchiffrement).

LA MNÉMOTECNIE.

Les *Moyens mnémoniques* sont autant de clés à l'aide desquelles la mémoire fixe et classe des faits sans ordre ou sans lien apparent. Il suffit d'avoir eu des examens à passer pour s'être créé des clés mnémoniques.

Une des plus curieuses est celle imaginée par Napoléon Ier alors qu'il commandait l'armée d'Italie :

« Si, de Parme comme centre, avec un rayon égal à soixante lieues, on décrit une demi-circonférence, cette demi-circonférence passe par tous les sommets des Alpes. »

En appliquant ce système à la topographie de Paris, et prenant la Bourse comme centre, on enfermerait dans un cercle assez restreint neuf théâtres : *Vaudeville, Théâtre-Français, Palais-Royal, Variétés, Italiens, Bouffes, Opéra-Comique, Opéra*, et, par rayon prolongé, le *Gymnase*.

La date de la bataille d'Issus est 333. Trois S, trois 3.

Le mot latin URNA et les initiales de mon professeur, P. M., donnent la première lettre de tous les traités du règne de Louis XIV :

Utrecht, — Riswick, — Nimègue, — Augsbourg, — Pyrénées, — Munster (ou *Westphalie*, — équilibre européen, 1648.)

On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Le plus répandu et le plus commode des moyens mnémoniques est de faire un nœud à son mouchoir ; mais je doute qu'il soit infaillible pour retenir, par exemple, la nomenclature des corps simples.

LA LETTRE CHIFFRÉE DE BALZAC.

Parmi les curiosités cryptographiques, il faut citer une fantaisie de Balzac, qui a dû coûter bien des nuits sans sommeil aux cryptographes européens.

Il y a, dans la *Physiologie du mariage*, une lettre qui jusqu'ici a passé pour indéchiffable.

Voici ce qui m'a été raconté à ce sujet :

Balzac fit composer cette lettre dans la forme ordinaire et, les épreuves corrigées, la fit mettre en pâte. — Tomber en pâte se dit d'un paquet de composition dont les caractères, non maintenus ou mal attachés, tombent et se mélangent. Donc, tous les caractères de la lettre furent mêlés, et elle fut recomposée dans l'ordre où le hasard les présenta sous la main du compositeur. Tous les éléments premiers et constitutifs s'y retrouvent, mais plusieurs milliards de combinaisons ne suffiraient pas pour la rétablir dans sa disposition primitive.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 3 :

q o 7 S O 8 S O z V x V W
 ? o 2 K + Δ S z o z V +
 V W ? o q + o ? O Δ q o 7 S O
 8 S O z V x V W ? o
 2 V X O 7 7 o z V x V W
 ? V x x S S q o 7 S O 8 S O
 z V x V W ? o z 2 V z Δ W
 z V x V W ? o 2 K + q o
 q o 7 S O 8 S O z V x V W
 S z o 2 o X X o W K S X O
 W o z V x V W ? o
 + o x K W X V O W q o 7 S O
 8 S O z V + O o z ? o
 Δ K S Δ q o 7 V z V x V W
 ? o W K S q O x + K = o +
 1 o K + O o z Δ V 7

UN CHIFFRE DE STERNE.

Comme tout le monde n'a pas la passion de la *Cryptographie*, voici un nouveau genre de problèmes qui, à défaut de patience, demandent de la sagacité. C'est dans les œuvres posthumes de *Sterne* que j'en ai trouvé le modèle et la clef.

On écrit la première lettre de chaque mot.

On fait suivre cette lettre d'autant de points qu'il y a de lettres dans le mot entier, moins une qui est donnée.

Enfin on tient compte des lettres capitales, des apostrophes, des traits d'union et des signes de ponctuation. Le point s'indique par un tiret.

PROBLÈME N° 4.

N...., p..... d. m..... d. M....., e.. u.. v....
 p..... — O. y f..... d. l'a..... —

(La solution à quinzaine.)

SOLUTION DU PROBLÈME CHIFFRÉ DU N° 22, 29 MAI.

La Provence est notre Italie.
Le Béarn est notre Espagne.
La Normandie est notre Angleterre.
L'Alsace était notre Allemagne.

CORRESPONDANCE.

Nous sommes prêts à recevoir des lettres renfermant la solution de notre premier *Probleme crypto-*

graphique, et nous publierons les noms des déchiffreurs s'il y en a.

Nous voulons familiariser nos lecteurs avec la *Cryptographie*. Peu à peu nous graduerons les exemples, en donnant des problèmes chiffrés en notes de musique, ou dont les mots ne seront plus séparés, ou dont les lettres seront renversées, etc., mais sans cependant proposer des casse-têtes chinois qui lasseraient la patience d'un bénédictin.

NOUVELLES DIVERSES.

On a dû faire à Bruxelles une très curieuse expérience avec l'appareil volant de M. de Groof de Bruges.

L'appareil est composé de deux ailes articulées à un essieu et se manœuvrant au moyen de leviers. De plus une queue, semblable à une queue d'hirondelle, sert de plan directeur et de balancier. L'ensemble de la surface des ailes et de la queue est d'environ 46 pieds; or, un parachute de 12 pieds de diamètre suffit pour assurer la sécurité d'une descente, et la surface d'un appareil n'est que de 37 pieds carrés. En outre le vide laissé entre les ailes et la queue suffit au passage de l'air comprimé et remplace l'ouverture supérieure indispensable pour qu'un parachute descende sans oscillations brusques. L'appareil, abandonné à lui-même et portant un homme, descendra avec une vitesse très modérée, et sans se retourner, car le centre de gravité de tout le système est à peu près à 6 pieds en dessous des ailes lorsque l'opérateur est placé. Mais comme les ailes peuvent battre l'air avec une extrême

énergie, et par conséquent augmenter considérablement la résistance du milieu où elles sont placées, le danger résultant d'une descente peut-être considéré comme nul, l'appareil restant intact.

Reste donc les chances de rupture. Or, un examen minutieux de tous les matériaux employés par M. de Groof a prouvé qu'il a largement pris toutes les précautions nécessaires pour que son appareil soit d'une extrême solidité. Chacune des cordes, des ficelles et des lames élastiques qui y entrent a été soumise à un effort beaucoup plus considérable que celui qu'elle doit supporter. Quant aux ailes, elles sont en soie, et le poids total qu'elles auront à soutenir étant de 113 kilogr., il y aura une réaction d'environ 70 grammes par décimètre carré de surface, effort qu'on pourrait décupler sans aucun danger. Leur squelette en jonc et ficelle est également très solide.

En résumé donc, l'expérience projetée ne paraît donc pas devoir offrir de danger plus grand que celui qui résulte d'une descente en parachute.

CHOSSES ET AUTRES.

DES CRIS DES ANIMAUX.

L'agneau bêle.
L'âne braie.
Le bœuf beugle.
Le canard nasille.
Le cerf brame.
Le chat miaule.
Le cheval hénit.

L'homme parle et chante.
Le lion rugit.
Le loup hurle.
Le moineau pépille.
La mouche bourdonne.
La pie babille.
Le pigeon roucoule.

Le chien aboie.
La cigale sonne.
Le cochon grogne.
Le coq chante.
Le corbeau croasse.
Le dindon glouglotte.

La poule glousse.
Le renard glapit.
Le rossignol ramage.
Le serpent siffle.
Le taureau mugit.
La tourterelle gémit.

La grenouille coasse.

LA BONNE MENAGERE.

2nd. ARTICLE.

Si mes lectrices veulent bien suivre mes conseils, elles consacreront plusieurs jours, deux fois par an, au printemps et au commencement de l'automne, à certains soins qui sont absolument nécessaires à la conservation de tous les objets qui les entourent.

Si l'on quitte la ville pour la campagne, on fera enlever tous les rideaux de l'appartement que l'on occupe pendant l'hiver ; on les fera battre avec un jonc, puis on les étendra sur une grande table. Les rideaux de laine seront brossés, les rideaux de soie essuyés avec un linge, particulièrement à toutes les places marquées par les plis ; ils seront ensuite soigneusement pliés, saupoudrés avec du pyrèthre pulvérisé et renfermés dans de vieilles nappes, qui les envelopperont entièrement. Le pyrèthre, allié tout-puissant de la maîtresse de maison qui s'occupe de la conservation des effets appartenant à la famille, mérite que nous lui accordions quelques lignes.

Le pyrèthre est désigné par les dictionnaires comme appartenant à la famille des *camomilles*, par les herboristes comme pyrèthre du *Caucase*. Il n'est point d'insectes, à quelque espèce qu'ils appartiennent, pour lesquels le pyrèthre ne soit essentiellement antipatique ; ils fuient son voisinage, ou bien ils en meurent. Cette propriété précieuse s'est révélée assez récemment, quoiqu'elle ne soit pas une découverte récente, et il serait par conséquent plus exact de dire qu'elle s'est *vulgarisée*.

Pour recourir à l'usage *pratique* du pyrèthre, base de toutes les poudres *insecticides*, je conseillerai à toutes les femmes, soit d'acheter chez les pharmaciens la poudre pure de pyrèthre, soit de se faire indiquer la plante, de la faire sécher, de la pulvériser dans un mortier, de la passer dans un gros tamis, et de la conserver en paquets ; cette poudre sera infiniment plus efficace et à la fois infiniment moins coûteuse que celle achetée en boîtes. Les ingrédients employés jusqu'ici pour la préservation des cachemires et des vêtements en laine, c'est-à-dire le poivre, le camphre, ne peuvent soutenir aucune comparaison avec le pyrèthre ; il est seul *infaillible*, et offre de plus l'avantage de ne laisser aucune odeur désagréable aux objets qu'il préserve.

On s'en servira pour saupoudrer les canapés, fauteuils et chaises, avant de les revêtir de leurs housses d'été ; et, à ce sujet, je conseillerai aux personnes qui ne s'éloignent pas de la ville d'avoir des rideaux d'hiver et des rideaux d'été. Ceux-ci seront en coutil blanc et rose, ou blanc et bleu, pareil aux housses des meubles ; la dépense qu'ils occasionneront sera bien largement compensée par l'économie qui résultera de la conservation des rideaux d'hiver, dont l'étoffe est infiniment plus chère que le coutil. Après cette considération, qui prime toutes les autres, il est permis d'ajouter que l'élégance trouvera son profit dans cette mesure : l'analogie des rideaux avec les housses atténuera la signification économique de celles-ci, et la transformera

en une recherche commandée par la saison ; le salon ne sera pas condamné à demeurer hermétiquement clos, pour préserver certaines étoffes coûteuses des ardeurs du soleil, et la chambre revêtira un aspect frais et gai.

Une maîtresse de maison, digne de ce titre, aura pour principe de ne jamais remettre *une déchirure au lendemain* ; avant de ranger les vêtements d'hiver, elle les examinera soigneusement, et y fera toutes les réparations pour que ces vêtements se trouvent en bon état au moment de les reprendre, c'est-à-dire au commencement de la saison d'hiver. S'il s'y trouve des taches que l'on puisse faire disparaître sans avoir recours au dégraisseur, on s'empressera d'user de procédés spéciaux, car, lorsqu'une tache est ancienne, elle devient indélébile.

DINERS INTIMES.

Quel que soit le nombre des convives que l'on attend, tous les préparatifs concernant le dîner doivent être faits à l'avance, afin que la maîtresse de la maison puisse s'occuper de ses hôtes, et ne soit pas forcée de les quitter pour veiller à des détails négligés jusqu'au dernier moment. Tous les objets composant le service de table, celui de dessert, les cristaux, l'argenterie, ont été nettoyés d'avance et disposés dans la salle à manger, sur les tablettes du dressoir. A moins d'avoir un grand nombre de domestiques, la majeure partie de ces soins revient à la maîtresse de la maison : c'est elle qui préparera le dessert, qui disposera les fruits, qui veillera, en un mot, à tous les préparatifs destinés à faciliter le bon ordre et la promptitude du service. Dans chaque assiette du dessert on placera d'avance le couvert de dessert, composé d'une cuiller, d'une fourchette, de deux couteaux, l'un à lame d'argent, l'autre à lame d'acier ; l'usage de joindre à ce couvert une petite serviette frangée se généralise chaque jour d'avantage. Cette petite serviette est utile pour le dernier acte du dîner, c'est-à-dire pour les ablutions, et chaque convive l'emploie pour essuyer ses doigts après les avoir plongés dans l'eau tiède.

Lors même qu'il s'agirait d'un dîner intime, les préparatifs, quoique moins considérables, doivent toujours être faits à l'avance. Une *bonne ménagère* évitera toujours à ses hôtes (fussent-ils des membres de la famille) la vue des *rouages* qui agissent pour le bien-être et l'agrément de tous. Rien n'est plus désagréable que de voir une maîtresse de maison affairée, par conséquent étourdie, quitter la table pour réparer un oubli, chercher ses clefs, bouleverser les armoires, en un mot s'occuper devant les convives des détails qu'elle aurait dû prévoir avant leur arrivée. C'est dans le même but qu'elle se gardera d'adresser aux domestiques, en présence de ses convives, des observations, des recommandations, et surtout des reproches : la prévoyance toujours active, embrassant les détails les plus importants comme les plus infimes, est la première, la plus indispensable

des qualités d'une maîtresse de maison. Grâce à cette prévoyance, chaque objet se trouve classé de la façon la plus commode, et se trouve produit en temps opportun.

Les dîners intimes, se composant de quatre à huit personnes, sont servis simplement. Les réchauds, dans ce cas, ne sont pas indispensables, puisque le repas se compose de quatre mets : un poisson pour relevé de potage, un rôti, un plat de légumes, un entremets sucré. Dans ce cas, la soupière sera placée devant la maîtresse de la maison. Les assiettes creuses sont placées devant la maîtresse de la maison, ainsi que la grande cuiller à potage, la truelle à poisson, un couvert à découper et plusieurs cuillers ordinaires. Les grandes cuillers à *ragoût* sont écartées du service; la dimension de leur manche les rend incommodes et même dangereuses, en ce qu'elles peuvent facilement être entraînées hors du plat par un mouvement maladroit.

Quelque *intime* que soit un dîner, on sert habituellement au moins une sorte de vin. On placera par conséquent devant chaque couvert un grand verre à pied et un autre plus petit. La fourchette se trouve à gauche de l'assiette, la cuiller et le couteau à droite, le pain sur l'assiette, sous la serviette; les salières à proximité des convives; les carafes à eau et à vin seront posées sur des plateaux en plaqué.

La forme que la mode a adoptée pour ces carafes est ronde du bas; les carafes à *anse* et *bec* sont rangées parmi les exceptions: cette forme un peu excentrique a en effet le tort d'évoquer le souvenir des *pots à eau*, fidèles compagnons des cuvettes qui meublent les tables de toilette.

Dans chaque salière double on mettra deux cuillers très-petites, l'une pour le sel, l'autre pour le poivre; dans chaque hors-d'œuvre on placera soit une cuiller à petits trous (pour les hors-d'œuvre conservés dans l'huile), soit une petite truelle pour le beurre. Il faut, autant que possible, éviter de laisser aucun liquide dans les ravers; comme ils sont destinés à passer de main en main, l'eau, l'huile ou le vinaigre qu'ils contiendraient pourrait se répandre sur la table ou sur les vêtements des convives. L'eau nuit d'ailleurs aux radis et au beurre; on se bornera à mettre, en été, un morceau de glace sur le beurre pour le maintenir bien ferme. Les principaux hors-d'œuvre que l'on sert à dîner sont les radis roses, le beurre, les olives, les saucissons d'Arles, les hûîtres marinées, les cornichons au vinaigre, les champignons marinés, etc.

Après avoir servi l'entremet sucré, on pose sur la table le dessert, dans lequel doit toujours figurer un fromage quelconque, placé sur un plateau en cristal, recouvert d'une cloche. La symétrie est toujours indispensable, et chaque plat de dessert doit avoir son pendant.

Pour ces dîners intimes, on sert le café dans la salle à manger, et l'on pose sur la table la cave à liqueurs; café et liqueurs se prennent à table.

DINERS PAR INVITATION, DINERS DE CÉRÉMONIE, PRÉPARATIFS DES DINERS, SERVICE DES DINERS.

Les dîners *par invitation* sont naturellement soumis à une étiquette plus sévère, et comprennent des détails plus compliqués. Nous allons d'abord passer en revue quelques règles générales.

En toute saison, ces dîners doivent être servis à la lumière. S'il fait jour au moment de se mettre à table, on baissera les persiennes et les rideaux; la table est plus gaie et plus belle, vue à la lumière.... à la condition de ne point épargner celle-ci. Pour un dîner de douze à seize personnes, la salle à manger sera éclairée par une lampe suspendue au plafond et entourée de neuf à douze bougies ou par le gaz; on placera, en outre, à chaque bout de la table, une grande lampe modérateur.

Avant de poser la nappe, on couvre la table avec une épaisse couverture en coton, ou bien avec un tapis, sur les bords duquel on a cousu, de distance en distance, plusieurs cordons, que l'on noue en dessous avec les cordons du côté opposé. Cette précaution a pour but de préserver la table, et aussi d'éviter aux porcelaines et aux cristaux le contact trop dur du bois.

En hiver, la salle à manger aura été chauffée d'avance; on n'alimentera pas le feu pendant la durée du repas.

Il n'est point d'ornement qui s'allie mieux que les fleurs aux cristaux, aux porcelaines, et embellisse davantage l'aspect d'une table. Si celle-ci est assez vaste pour le permettre, on placera au centre une corbeille oblongue en osier doré, remplie de fleurs naturelles..... naturelles! détail essentiel à noter. Si cependant la table n'était pas assez large pour que la corbeille fût placée au centre, on la remplacerait par quatre corbeilles rondes, garnies à l'intérieur d'un vase en ferblanc, rempli de sable mouillé, dans lequel on dispose des fleurs coupées à tiges courtes, très rapprochées les unes des autres, et dont les interstices sont de plus dissimulés par de la mousse.

Au milieu de la table on pose, si on l'a, un relevé de potage. Si ce relevé se compose d'un poisson de fort grande dimension, on supprime le réchaud au premier service, et l'on place le poisson sur une planchette *habillée* d'une petite nappe soigneusement repliée en dessous et couverte d'un lit de verdure. On pose à chaque bout un ou deux réchauds ronds, chauffés par une bougie, sur lesquels on place les entrées. Entre ces réchauds on met quatre ou six ravers, contenant les hors-d'œuvre.

Devant chaque convive se trouvent quatre verres à pied: le plus grand est destiné à l'eau pure ou rouge; le verre moyen, aux vins de Bordeaux; le plus petit, aux vins fins (madère, xérès, etc.); le quatrième est celui dans lequel on verse le vin de Champagne.

La soupière ne paraît pas; le potage est servi dans les assiettes creuses, un peu avant que les convives passent dans la salle à manger. Aucun plat n'est découpé par la maîtresse de la maison, lorsqu'il s'agit d'un dîner réunissant un nombre de convives au-dessus du chiffre de dix personnes; la tâche de servir tous ses hôtes deviendrait impossible, du moins bien difficile, et son accomplissement entraînerait des longueurs funestes à l'agrément de la réunion. Si l'on n'a pas plusieurs domestiques, on fait venir un *découpeur*, qui prend les plats sur la table à mesure qu'ils doivent être servis, les découpe sur un dresseur, et place chaque portion sur une assiette qu'il présente à chaque convive.

Il doit y avoir six à huit carafes à eau, et autant

de carafes à vin, pour un dîner composé de douze à seize personnes.

Une sorte d'étiquette préside à la disposition des *grosses pièces*, et je l'indiquerai sommairement.

Un gigot de chevreuil ou de mouton, un jambon, doivent être placés le manche à gauche du maître ou de la maîtresse de la maison, devant lesquels ces mets sont posés; il en est de même pour un quartier d'agneau.

Un dindon, une oie, un poulet, un canard, des perdreaux, des cailles, sont toujours servis l'estomac en dessus; c'est le contraire qui doit être observé pour un lapin, un lièvre, un cochon de lait.

Les couverts doivent être changés après chaque mets, ou tout au moins après le poisson.

Au second service *le* ou *les* rôtis remplacent *le* ou *les* relevés de potage; les entremets sucrés et non sucrés substituent aux entrées.

Les assiettes et couverts de dessert viennent figurer sur la table dès que le second service est enlevé. Les plus simples services de dessert sont en porcelaine blanche, avec rayure circulaire de couleur pâle et filet d'or. Ils sont de meilleur goût que ceux à semis de fleurs; disons cependant que les porcelaines anglaises, à dessins imitant la porcelaine de Chine ou du Japon, sont très-décoratives et d'un aspect

fort gai. Quant aux porcelaines françaises, en dehors des services de la manufacture de Sèvres, il n'y a guère d'admissibles que ceux mentionnés ci-dessus.

Au moment où l'on enlève le second service, le domestique, faisant usage d'une brosse recourbée, fait tomber dans une assiette tous les morceaux de pain qui se trouvent devant chaque convive, et nettoie ainsi chaque place. On sert souvent avec les couverts de dessert, ainsi que je l'ai dit plus haut, de petites serviettes frangées, sous lesquelles on place un tout petit pain rond ou oblong, connu sous la dénomination de *pain de dessert*.

Le service de dessert, pour un dîner de douze à seize personnes, se composera de deux ou quatre compotiers plats, ou corbeilles destinées à contenir les pyramides en fruit; de huit, dix ou douze assiettes montées, sur lesquelles on aura disposé les fruits confits et secs, les petits-fours, macarons, biscuits et bonbons. Le fromage (chester ou roquefort), placé sur un plateau de cristal, recouvert d'une cloche en cristal, occupera le centre de la table; la bombe glacée ou la madeleine (glace aux fruits confits), placée sur un plat recouvert d'une serviette pliée, sera placée devant la maîtresse de la maison.

Les vins seront servis dans l'ordre suivant :

(A CONTINUER.)

GRAVURES DE CHAPEAUX D'ÉTÉ, AVEC EXPLICATIONS.



No. 1.

1. et 2. CHAPEAU D'ÉTÉ ÉLÉGANTS POUR DAMES.

1. Ce chapeau fermé est en paille de riz richement orné de plumes d'autruche couleur prune-de-monsieur, et fleur-de-pêcher, des rubans de faille des deux couleurs entourent la calotte et, formant un nœud derrière, retombent en longs pans; la passe, très relevée, est bordée de biais fleur-de-pêcher, et une torsade prune-de-monsieur s'aperçoit en dessous.



No. 2.

De larges brides assorties sont attachées en dessous, très en arrière.

2. Ce chapeau, en très beau crin gris, est orné de gros nœuds de faille gris doublés et d'une plume d'autruche rose, qui entoure toute la calotte du chapeau. Une belle rose blanche très fine entourée de feuillage est posée au-dessus du nœud. La passe est doublée de crêpe rose.